

APPRENDRE À LIRE LE *TOUT-MONDE* AVEC ÉDOUARD GLISSANT

par Dominique CHANCÉ,
maître de conférences
à l'Université de Bordeaux III

◆ LE CRI DU MONDE

« Le cri du monde » est le titre d'une conférence que l'écrivain martiniquais Édouard Glissant donna au Carrefour des littératures européennes qui devait donner naissance au Parlement international des écrivains, à Strasbourg, en 1993¹. L'écrivain y fait l'éloge de la « pensée du métissage », d'une relation dialectique entre oral et écrit; il prône un « effacement des absolus de l'Histoire » au profit des « histoires des peuples », relatives et en relation; il donne à penser la « créolisation » comme nouvel « imaginaire » capable de nourrir « les poétiques diffractées » du « chaos-monde ». L'écrivain issu d'une petite île, ancienne colonie, aujourd'hui département français d'outre-mer nous enseigne le « tout-monde ».

Dans le contexte de la mondialisation, comment préserver, en effet, les diversités? Comment échapper à la double impasse que représentent, d'un côté, une « paix romaine imposée par la force », sorte d'empire hégémonique et « bienveillant » qui uniformise le monde et, de l'autre, « le déchirement essentiel, l'anarchie identitaire, la guerre des nations et des dogmes »? « Sommes-nous réduits à ces impossibles? », s'interroge Glissant: « N'avons-nous pas droit et moyen de vivre une autre dimension d'humanité? »

Cette troisième voie, serait à découvrir dans la pensée archipélique, conçue à l'image d'une géographie complexe, éclatée, d'espaces en relation et en tension, dont la Caraïbe donnerait le modèle. Homme de la Caraïbe dont il rappelle les histoires tragiques dans ses romans, Édouard Glissant sait ce qu'il en est des contacts violents entre cultures, depuis l'extermination des Indiens caraïbes, la traite des Africains réduits en esclavage aux Antilles par les peuples venus d'Europe, les luttes entre les puissances européennes qui ont fait de ces îles des modèles réduits

1. Édouard Glissant, « Le cri du monde », Carrefour des littératures européennes à Strasbourg, *Le Monde*, 5 novembre 1993, p. 27-28, publié ensuite dans *Traité du tout-monde*, Gallimard, 1997.

de France, d'Angleterre, de Hollande ou d'Espagne. Mais dans toute cette violence, dont le chaos-monde est le théâtre permanent, sont nées des cultures, des langues (les créoles), des coutumes, danses, religions, cuisines, musiques, oraliture, que l'art et la littérature d'aujourd'hui transmettent en les revivifiant. Il faut donc apprendre à lire le chaos-monde, plutôt que de larmoyer sur ses effets et son tragique, il s'agit de l'expérimenter dans sa vitalité et son imprévisible, et c'est à quoi nous convient les romans d'Édouard Glissant depuis *Mahagony* (1987) et *Tout-Monde* (1993). Penser la « créolisation du monde », c'est peut-être ce qui transformera la « mondialisation » passive et destructrice en « mondialité » créatrice. Ainsi, dans son dernier essai, *La Cohée du Lamentin*, Glissant écrit : « Si vous vivez la mondialité, vous êtes au point de combattre vraiment la mondialisation »².

2. Édouard Glissant, *La Cohée du Lamentin, Poétique V*, Gallimard, 2005, p. 139.

◆ QU'EST-CE QUE LA « CRÉOLISATION » ?

C'est à partir de la formation des créoles que l'on a pu penser la créolisation culturelle, en extrapolant aux autres faits de société une structure que les linguistes avaient analysée en détail. Selon Robert Chaudenson, la relation entre les langues est très inégalitaire, asymétrique. Le linguiste écrit, à ce propos, dans *Des Îles, des Hommes, des Langues* : « La théorie qui voit dans la créolisation linguistique un simple "mélange" des systèmes linguistiques en présence ne correspond pas à la réalité sociolinguistique la plus commune ; la résultante constante du contact de deux langues dans une même communauté est bien plus la domination de l'une par l'autre que leur harmonieux mélange ! Et cela est encore plus vrai dans les sociétés coloniales où sont apparus les créoles français.³ » Nulle idéalisation ici, d'un modèle linguistique qui, par conséquent, s'avère plutôt réaliser ce que chacun redoute le plus de la mondialisation aujourd'hui : l'écrasement des différences, des « petites » langues (parlées parfois par de très nombreux locuteurs mais « petites » par la situation économique et politique de ceux qui les parlent), l'arasement des usages et des pensées diverses du monde, par les puissances hégémoniques, la télévision et le marché globalisé.

Cependant, là où d'autres ont perçu le créole comme le témoignage d'une domination et, à l'instar d'un Aimé Césaire, la langue des maîtres, dépourvue de valeur et incapable d'exprimer des pensées complexes, Édouard Glissant, quant à lui, privilégie ce qui, à travers la « créolisation », et au-delà des phénomènes linguistiques, permet de mettre à jour un « processus » mondial de contacts, de rencontres, de « Relation », sans contenu

3. Robert Chaudenson, *Des Îles, des Hommes, des Langues*, L'Harmattan, 1992, p. 281.

précis ni modalités en quelque sorte techniques. Dans son approche, le concept de « créolisation » englobe et dépasse les concepts de métissage ou d'acculturation, et répond à la mondialisation qu'il convient de combattre en tant que mise en relation forcée, selon le mode de l'uniformisation et de la domination, « comme dilution standardisée ». En effet, « la créolisation n'est pas une fusion, elle requiert que chaque composante persiste, même alors qu'elle change déjà.⁴ » Édouard Glissant a donné maintes formulations de la créolisation, insistant, certes, sur les contradictions qu'elle peut engendrer, sur la violence qu'on ne peut éluder dans son processus, sur ses « dysphonies » aussi nécessaires que les symphonies. Il a évoqué, d'autre part, sa dimension planétaire, l'exemplarité, par conséquent, de la Caraïbe :

« J'appelle créolisation la rencontre, l'interférence, le choc, les harmonies et les disharmonies entre les cultures, dans la totalité réalisée du monde-terre. [...]

Ma proposition est qu'aujourd'hui le monde entier s'archipélise et se créolise.⁵ »

Finalement, le monde de la créolisation est un monde « baroque » ou « tout change en échangeant »⁶.

On a pu de la sorte, entendre à Bordeaux, la conférence d'un sociologue sur le « parler créole des objets ». Or, loin d'être originaire des départements d'outre-mer, comme on pouvait s'y attendre, ce sociologue était d'origine scandinave, travaillait en Suisse, et ignorait jusqu'au nom de Glissant. Il évoqua pourtant la mondialisation et la « créolisation »... des objets, à partir de la circulation mondiale du mobilier IKEA.

La créolisation est donc devenue un modèle pour penser le monde. IKEA participe de la mondialisation lorsque cette firme ouvre un magasin à Pékin, Bordeaux ou Londres, mais la transformation des objets par les Chinois, comme l'appropriation des pizzas dans le monde entier, peut engendrer des formes non « prédictibles », en termes glissantiens, qui créolisent les objets et leur usage.

Dans le roman *Tout-monde*, Édouard Glissant s'amuse ainsi de la circulation des hommes, des tiques du Sénégal, des fruits et charcuteries, dans le monde, et suggère : « Vous ramassez en vous suffisamment de terres et de roches pour continuer la dérive, mais parfois vous en redistribuez une part, quelque part, tout au loin dans un autre lieu.⁷ »

4. *Ibid.*, p. 210.

5. Glissant, *Traité du tout-monde*, Gallimard, 1997, p.194.

6. Glissant, Entretien avec Lise Gauvin, « L'Imaginaire des langues », *Introduction à une poétique du divers*, Gallimard, 1996, p. 126.

7. Édouard Glissant, *Tout-monde*, p. 278.

◆ LE «TOUT-MONDE»

Nouvelle utopie, la créolisation se présente comme la réponse à ce « cri du monde » que nous fait entendre Glissant :

« On nous dit, et voilà vérité, que c'est partout dérégulé, déboussolé, décati, tout en folie, le sang le vent. Nous le voyons et le vivons. Mais c'est le monde entier qui vous parle, par tant de voix bâillonnées.

Où que vous tourniez c'est désolation. Mais vous tournez pourtant.⁸ »

8. « Le cri du monde », *Traité du tout-monde*, op. cit., p. 15.

Le « cri du monde » est un lieu commun, la plainte quotidienne de tant de gens et de peuples dont les *media* se font l'écho et peut-être en même temps l'étouffer, puisque nous ne l'entendons plus. Cette qualité de lieu commun, Glissant la revendique, fondant sa pensée sur une reconnaissance de la vérité criée, partagée par des gens, incarnée, dite oralement, avant que d'être transcrite, formalisée, pensée, systématisée. Glissant préconise donc un véritable renversement : « Là où les systèmes et les idéologies ont défailli, et sans aucunement renoncer au refus et au combat que tu dois mener dans ton lieu particulier, prolongeons au loin l'imaginaire, par un infini éclatement et une répétition à l'infini des thèmes du métissage, du multilinguisme, de la créolisation.⁹ »

9. « Le cri du monde », *ibid.*, p. 18.

C'est l'oral, la multiplicité des voix qui nourrissent l'imaginaire et en font le creuset d'un monde créolisé, multilingue, et populaire.

En effet, qu'est-ce que le « tout-monde » glissantien ? L'expression est en elle-même significative. Voilà un mot qui n'existe pas en français. Nous avons certes « monde entier », « tout le monde », mais nous n'avons pas « tout-monde » qui est une invention. En fait l'expression « tout-monde » est un calque du créole « tout moun » qui signifie « tout le monde ». Mais « tout le monde » n'est pas « le monde ». Il y a dans l'expression « tout le monde » quelque chose qui banalise, évoque non pas un universel abstrait mais une communauté un peu vague, une masse de gens, indifférenciés, qui souvent, précisément, pense par lieux communs. Et c'est de ce côté que se tourne l'auteur : « on nous dit, et c'est vérité ». Ce « on » de l'opinion, honni des philosophes, le voici, à l'ouverture d'un discours solennel, puis d'un « traité », revendiqué comme source, non de bavardage, mais de « vérité ».

Dans un retournement du paradoxe sur lequel les philosophes fondent leur discours, Glissant fonde le sien sur l'opinion, la *doxa*, la parole des gens. Bien plus, il fait entendre sous la langue écrite des philosophes, l'oral créole d'un peuple

dominé. Dans l'invention surprenante et cependant si discrète d'une expression dont on perçoit à peine l'écart, Glissant nous fait entendre le créole dans le français, l'oral dans l'écrit, l'opinion populaire comme vérité: voilà le « traité du tout-monde », et le mot « traité » ici vient bien, ironiquement et très sérieusement, souligner le caractère paradoxal d'une telle pensée qui fait théorie et traité (avec tout ce que le terme suggère de désuet et de prétentieux), de la parole la plus humble, la plus répandue, la plus banale. « On » a raison de dire que tout est chaos. Et, ajoute l'écrivain, je ne vous propose pas de sortir de ce chaos, d'ériger un système de pensée qui organiserait ce chaos, qui nous y ferait échapper: je vous propose de trouver comment en « tournant » avec lui, vous pourrez l'habiter et le rendre vivable.

Ainsi, dans ce seul mot, Glissant inscrit-il un imaginaire de la créolisation – puisqu'une langue parle dans l'autre, sans qu'on sache bien laquelle dominerait l'autre, tant elles sont mêlées –, un imaginaire non totalitaire et non universalisant qui prend appui sur le palimpseste oral-écrit, sur la parole commune, sur le monde incarné, anonyme, qui souffre et se plaint, celui que les philosophes récusent sous le mot de « doxa ». Le tout-monde n'est pas un nouveau système de pensée, mais un langage qui permet de penser autrement le monde.

Le roman est le creuset même de cet imaginaire, parce qu'il expérimente ce langage neuf, parce qu'il ne fait pas système, parce qu'il est constitué, non de discours mais de paroles et d'histoires relatées et orchestrées de façon polyphonique. Ainsi Longoué, personnage du roman *Tout-monde* a su avant son auteur, donner les formules du tout-monde :

« — Mais le monde n'est pas le Tout-monde dit Longoué.

— Ah ha.

— Ah-ha. Parce que le Tout-monde, c'est le monde que vous avez tourné dans votre pensée pendant qu'il vous tourne dans son roulis.¹⁰ »

Le roman *Tout-monde*, en 1993, anticipait le *Traité du tout-monde*, élaborant, par conséquent, un imaginaire, et en formulant la pensée dans le récit, à travers les pérégrinations tragiques ou cocasses des personnages. C'est le roman qui pense le monde et sa créolisation, et donne à formuler un essai. C'est que la pensée ici naît d'une expérience qui excède la théorie, expérience limite du non-monde dans le gouffre de la traite négrière.

Pour Glissant, les « traités » sont en effet directement issus de la traite, comme s'en avise un dénommé Panoplie-Philosophe, déparleur du roman *Tout-monde*:

« Qu'est-ce que c'est un *Traité*?, exhorte-t-il. Traité de quoi? Traité du bas-monde! Ne récitez plus les Traités! Qu'est-ce que nous sommes? Des maltraités!...¹¹ »

10. Édouard Glissant, *Tout-monde*, *op. cit.*, p. 177.

11. Édouard Glissant, *Tout-monde*, Gallimard, 1997, p. 238.

Le « tout-monde » n'est donc pas une pensée ordinaire, système clos de réflexion sur l'univers et l'universalité; il en est le renversement (souvent parodique) comme parole ouverte, celle d'un peu tout le monde, celle des peuples qui parlent des langues dites mineures ou régionales, comme le créole, parole sans écriture qui fait entendre un lieu commun porteur de la diversité vivante que Glissant nomme « diversalité ». Cette diversalité n'est pas extrapolation d'une pensée individuelle, mais expérience des souffrances partagées qui ont fondé des histoires.

◆ LE LIEU COMMUN DE LA RELATION

Encore une fois la Caraïbe est exemplaire, et Glissant nous a donné à lire maintes fois les cris de l'esclave, l'horreur du vaisseau négrier, le lieu d'une souffrance partagée qui d'emblée relie, à la fois par sa puissance passionnelle, et par son caractère fondamentalement relationnel: hommes et femmes arrachés à l'Afrique, transplantés en Amérique par des marchands européens et des colons devenus antillais:

« C'est que, si l'on peut dire, en matière de voyage, le peuple des Plantations en connaît un bout. Depuis ce bateau du grand voyage, tous sans le ressentir, ou désireux de l'oublier au plus vite, avaient affronté l'inconnu. [...] Le ventre de cette barque-ci vous dissout et vous rejette dans un non-monde où vous criez. C'est que cette barque est une matrice, le gouffre-matrice. Génératrice de votre clameur. Productrice de votre unanimité. Car si vous êtes seul dans l'épouvante, vous partagez déjà l'inconnu avec quelques-uns que vous ne connaissez pas encore.¹² »

12. Édouard Glissant, *Mahagony*, Le Seuil, 1987, p. 214.

Le gouffre, selon Glissant est donc également lieu de rencontre, lieu de Relation, cette souffrance initiale (et non originelle, puisque, au contraire, elle est privation de toute origine), devient connaissance et partage:

« Ceux-là qui sont remontés du gouffre ne se vantent pas d'être élus. Ils vivent simplement la relation, qu'ils défrichent, au fur et à mesure que l'oubli du gouffre leur vient et qu'aussi bien leur mémoire se renforce. Voilà pourquoi le peuple des Plantations, s'il n'est pas hanté de la nécessité de la découverte, se trouve doué pour l'exercice de la relation. Nous restons là, nous imaginons les mahoganis poussés dans des steppes, dans des sierras, dans des toundras, dans de grandes places monumentales de grandes villes, dans des Andes tropicales ou dans des pampas que nous inventons pour l'Australie ou à côté de Samarkand.¹³ »

13. Édouard Glissant, *Mahagony*, *op. cit.*, p. 216-217.

Les romans de Glissant sont toujours une remontée de ce gouffre de la barque et de la mer. Parmi ceux qui ont « oublié ensemble », quelques personnages cependant, se souviennent ou plus exactement sont traversés par une trace d'histoire, pris de ce que l'auteur du *Discours antillais* appelle un « tourment d'histoire ».

Les Antilles et les Antillais, leurs représentants en particulier, les hommes politiques qui recouvrent la réalité de discours assimilationnistes, aliénés, et qui voudraient faire croire que tout est « normal », « comme en France », sont en fait la proie d'un « délire verbal quotidien ». Certaines pages désopilantes du roman *Malemort* sont une parodie de ce délire politique qui prend les maires/mères d'une démocratie dans laquelle les ventres/urnes sont bourrés à l'avance. On joue aux dominos avec le secrétaire de mairie, le maire et le Docteur, pendant que se trament en douce, les petites tractations, les assassinats politiques. Mais dans ce doux roulis du discours banal et aberrant, certains entendent autre chose. Silacier, un homme du peuple, un peu simple d'esprit, bercé au « hamac de mots », bouge « sur fond d'algues et de glauques reflets de chaîne, sur fond d'engloutis ferrés deux à deux, sur fond de suppliciés cloués au carcan par les oreilles, la bouche bâillonnée de piment »¹⁴. Lui seul, dans la situation présente perçoit le refoulé de l'histoire et revit la descente dans la cale négrière. Avec ses compères, Dlan et Médellus, il forme une trinité étrange et inspirée, tragique et dérisoire : tous les trois, exclus de cette société apparemment si normale, en fait si violente, savent quelque chose du passé, du non-monde d'où ils viennent et qui se continue dans l'aliénation quotidienne. Leur cri est folie et vérité du maltraité.

D'un roman à l'autre, Édouard Glissant donne ainsi à entendre les fous, les tourmentés, les exclus qui « déparlent ». Ils crient souvent, dérangeant, à l'instar de Mycéa, protagoniste de *La Case du commandeur*, que l'on enferme à l'asile psychiatrique. Ces personnages ne délirent pas, mais comme l'auteur qui se reconnaît comme un « déparleur », ils défont l'ordre du monde, ils parlent à l'envers pour déconstruire, donner à voir le désordre que nous prenons trop souvent pour l'ordre et qui n'en est que la caricature, discours dominant qui recouvre tant bien que mal la réalité des conflits. C'est à partir de ce « déparler » révélateur et transgressif que se dit à la fois le tourment d'histoire, dans une remontée, une fulguration, et le monde qui serait imaginé, défait ou refait à partir de ce non-monde de la traite. Si l'on se prend à écouter Colino, autre déparleur du tout-monde, on entend « ces langages du monde qui se rencontrent sur la vague le mont, toutes ces langues qui fracassent l'une dans l'autre comme des crêtes de vagues en furie [...] ».

14. Édouard Glissant, *Malemort*, Éditions du Seuil, 1975, p. 82.

15. Édouard Glissant, *Tout-monde*, op. cit., p. 20.

Et alors enfin vous tournez la parole non plus comme un fil mais comme un tourbillon, et avec tout ce vent et toute cette fumée vous convoquez la tempête, un cyclone qui débâcle sans déraciner, et là vraiment vous imaginez le monde alentour.¹⁵»

◆ LE VOYAGE

Le *tout-monde* est en effet un grand voyage dans le langage et un roman qui se met en mouvement, en tourbillon, pour dérouler des histoires qui se réenroulent un peu plus loin, déplacent images et lieux communs d'Italie à la Martinique en passant par la Corse, l'Égypte, Alger, l'Indochine, le Sénégal.

L'histoire est toujours multiple, en effet, depuis le début au moins double, commencée au Pays d'Avant dont on conserve des traces, continuée «ici», dans un paysage sans cesse interrogé, mais se poursuivant également dans la relation avec le «centre» éloigné, puis le monde. Aussi, le récit devra-t-il se référer à plusieurs espaces, se faire «relation» au sens de lien et de distance. L'auteur et romancier, depuis le commencement de son écrit, situé dans *La Lézarde* en 1945, est demeuré au pays, historien qui fait sans répit le compte des histoires, le repérage des traces dans le pays même, tandis que son autre, Mathieu, est parti «là-bas», en France, pour témoigner et apprendre. Raphaël Targin, enfin s'en est allé errer par le monde dont il a été «affecté». Dans chaque roman, les personnages divisés se retrouvent, échangent des nouvelles, rapprochent leurs découvertes, explorent cette dialectique entre les espaces et les temps.

Tout-Monde poursuit et étend la relation, aborde la Caraïbe et la mangrove tropicale comme lieu commun de la réalité chaotique et diverse du monde. L'auteur rappelle en prologue, les épisodes précédents que forment autant de romans écrits depuis 1956 et dont les échos continuent à se faire entendre dans le présent. Les épisodes nombreux, discontinus, du roman, mêlent les temps, depuis les premiers romans et la rencontre entre les békés Laroche et Senglis propriétaires d'esclaves, en 1788, la mort de Longoué, héritier des «marrons», en 1945, les pérégrinations du narrateur en France, dans les années 1950-60, jusqu'aux révoltes et à la violence des années 1970, en Martinique, et aux retours et détours les plus actuels. Les espaces sont parcourus en tous sens, à l'image des *Essais* de Montaigne qu'un épisode rappelle, hommage au fameux chapitre *Des Coches* qui permettait à Montaigne de voyager à travers les temps et les lieux, de l'ancien au nouveau monde et des modes de transport au massacre des Indiens. De même, d'un bateau à un avion, à des voitures, taxis, calèches ou

motos, mais également à pied, le romancier explore le monde parcouru sans endroit ni envers, rapprochant personnages, histoires et langues dans un vaste salmigondis : « le langage est un voyage et vous voyez qu'il n'a pas de fin.¹⁶ »

Le *Tout-monde* n'est certes pas le *café du commerce*, mais le commerce y tient une place non négligeable : son dieu est un Brésilien surnommé « dieu du commerce », Hermès voyageur, grand médiateur, et ses prêtresses sont les « pacotilleuses » de la Caraïbe. « Ces grosses commères noires à la voix claquante », transportent d'île en île tout un bazar qui met espaces et gens en Relation :

« Que font les pacotilleuses ? Elles tissent la Caraïbe les Amériques, elles encombrant les avions de cette pagaille de cartons, de paquets, elles résistent au mépris des hôtes de l'air [...]. Elles relient la vie à la vie, par-delà ce que vous voyez, les radios portables de Miami et les peintures à la chaîne de Port-au-Prince, les couis ornés de San Juan et les colliers rastas de Kingston, elles transportent l'air et les commérages, le manger comme les préjugés, le beau soleil et les cyclones. Mais elles ne se croient pas mission. Elles sont la Relation. Disons, ce sera pour me vanter, que je suis le pacotilleur de toutes ces histoires réassemblées.¹⁷ »

Le tout-monde réclame et fait naître un langage neuf, un « déparler » qui est l'envers du discours convenu. C'est dire que les lieux communs du tout-monde ne sont pas vulgaires. Ils nous invitent bien au contraire à faire œuvre poétique, à créer dans le langage et par le langage, cet imaginaire neuf dans lequel les histoires se croisent et se nouent. Le chaos, dans la rencontre, n'est plus « décati », il peut être joyeux et inventif, à condition que l'on sache découvrir dans son opacité irréductible, une altérité à respecter :

« Il n'est pas besoin d'intégration, pas plus que de ségrégation, pour vivre ensemble le monde et manger tous les mangers du monde dans un pays. [...] Aussi bien, plutôt que de vous déchirer entre ces impossibles (l'être aliéné, l'être libéré, l'être ceci l'être cela,) convoquez les paysages, mélangez-les, et si vous n'avez pas la possibilité des avions, des voitures, des trains, des bateaux, ces pauvres moyens des riches et des pourvus, imaginez-les ces paysages, qui se fondent en plusieurs nouveaux recommencés passages de terres et d'eaux.¹⁸ »

16. Édouard Glissant, *Tout-monde*, op. cit., p. 267.

17. Édouard Glissant, *Tout-monde*, op. cit., p. 462-463.

18. *Ibid.*, p. 274.

Dominique CHANCÉ
Maître de conférences à l'Université de Bordeaux III

BIBLIOGRAPHIE

Dominique Chancé est maître de conférences à l'Université Bordeaux III, depuis 2000. Sa thèse, *L'Auteur en souffrance*, a été publiée aux Puf. Elle a publié depuis un certain nombre d'essais sur la littérature de la Caraïbe, tant francophone qu'hispanophone et anglophone :

Poétique baroque de la Caraïbe, à propos de Carpentier (Cuba), Maximin et Glissant (Guadeloupe et Martinique) ; *Les Fils de Lear*, à partir de Naipaul (Trinidad, Angleterre), Wideman (Etats-Unis), Glissant. Ces essais, ainsi qu'une monographie sur Glissant, *Édouard Glissant, un « traité du déparler »*, ont été publiés chez Karthala.

Histoire des littératures antillaises (Ellipses, 2005) donne un aperçu des littératures diverses de cette région du monde.